

## SOCIETES, NATIONS, ECONOMIE, ET GOUVERNANCE EN AFRIQUE

Nous sommes habitués en Afrique à des hommages à titre posthume. En faisant exception, le Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université d'Abomey-Calavi (Bénin) a l'insigne honneur d'honorer ses Maîtres, de vénérable réputation, pendant qu'ils sont encore vivants. C'est ce qui donne une grande importance à l'évènement. Ces Vénérables Maîtres qui ont été célébrés en Avril 2018 ont noms : Félix A. IROKO, Michel D.K.VIDEGLA, Sylvain C. ANIGNIKIN, Jérôme C. ALLADAYE, Sébastien D. SOTINDJO et Adrien J. DJIVO.

Le présent ouvrage intitulé « Sociétés, nations, économies et gouvernance en Afrique », issu du Colloque d'avril 2018, en hommages à ces différents Professeurs, rassemble des textes couvrant diverses thématiques : "politique, Etats et nations", " économie", "religion et société", "éducation", "Archéologie, arts, peuplement et tourisme".

Nous remercions tous ceux qui se sont mobilisés pour la réussite desdits hommages : les contributeurs, le Rectorat de l'Université d'Abomey-Calavi, la Faculté des Sciences Humaines et Sociales, la Faculté des Lettres, Langues, Art et Communication, le Centre d'Etudes Linguistiques et Historiques par Tradition Orale (CELHTO), Bureau régional de l'Union africaine basé à Niamey au Niger.



Rogatien Makpéhou TOSSOU est Maître de Conférences des Universités du CAMES et spécialiste de l'Histoire politique contemporaine. Enseignant-chercheur, il est l'actuel chef du Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université d'Abomey-Calavi (Bénin). Il est auteur de diverses publications scientifiques sur la gestion des pouvoirs politique, législatif et local. Il a occupé de hautes fonctions au sein de l'administration des Ministères chargés de l'éducation. Il est par ailleurs, le Directeur scientifique du Laboratoire de Recherche Rétrospective-Afrique. Il est l'initiateur et le Président du comité d'Organisation du colloque en hommage aux professeurs suscités.

Didier N'DAH est titulaire d'un Doctorat unique en Archéologie. Il est Maître de Conférences du CAMES et enseigne à l'Université d'Abomey-Calavi où il fut, jusqu'au premier semestre 2018, le Chef du Département d'Histoire et d'Archéologie. Ses recherches portent surtout sur la préhistoire et l'Archéologie du Bénin.



Didier HOUENOUE est titulaire d'un Doctorat en Histoire de l'art obtenu à l'Universität Trier en Allemagne en 2007. Enseignant-Chercheur (Maître de Conférences – CAMES) à l'Université d'Abomey-Calavi, son champ d'intérêt porte entre autres sur la problématique identitaire dans l'art contemporain africain, les questions patrimoniales, l'urbanisme et le développement des villes africaines. Il a dirigé la Direction de la Culture et du Patrimoine de la ville de Porto-Novo et a été Conseiller Technique à la Culture du Ministre de la Culture, de l'Alphabétisation, de l'Artisanat et du Tourisme (2013-2014). Didier Houénoué a aussi été chef adjoint du département d'Histoire et d'Archéologie chargé des affaires académiques et de la recherche (2014-2016 / 2016-2018), et a été Directeur du Patrimoine Culturel au Ministère du Tourisme et de la Culture (2016-2017). Il est actuellement Directeur de l'Institut National des Métiers d'Art, d'Archéologie et de la Culture (INMAAC).

Romuald TCHIBOZO a fait sa thèse à la Humboldt Universität de Berlin en 2003 sur le thème : l'Art et l'arbitraire, une étude de la réception de l'art contemporain d'Afrique en Occident, le cas Allemand de 1950 à nos jours. Actuellement, il enseigne à l'Université d'Abomey-Calavi. Ses recherches sont consacrées aux relations culturelles et artistiques entre l'ancienne République Démocratique Allemande et les pays africains, à l'évolution de l'art contemporain au Bénin et en Afrique, mais il consacre aussi beaucoup de réflexions aux questions liées au patrimoine.

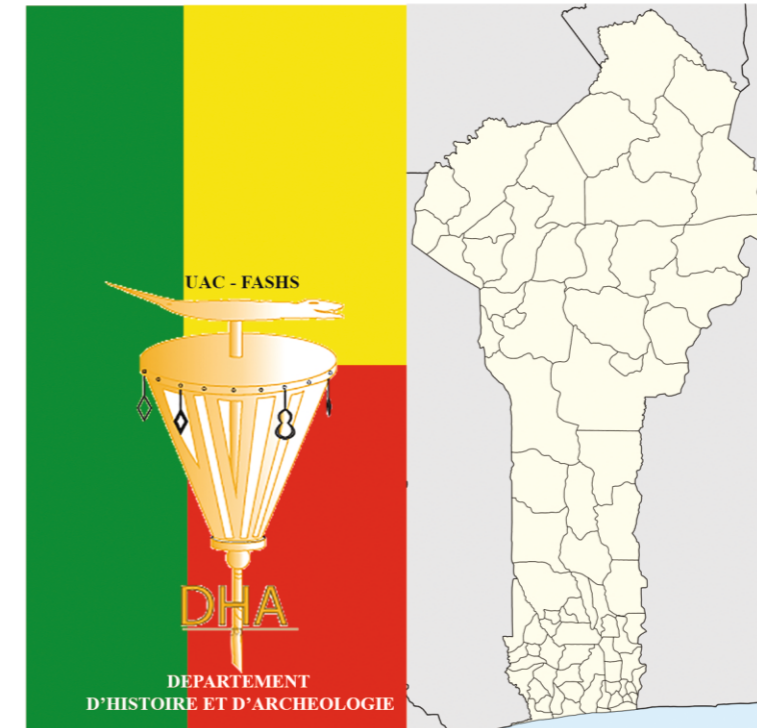


**SOCIETES, NATIONS, ECONOMIE ET GOUVERNANCE EN AFRIQUE**  
 Mélanges en hommage aux Professeurs Abiola F. IROKO, Michel D.K. VIDEGLA,  
 Sylvain C. ANIGNIKIN, Jérôme C. ALLADAYE, Sébastien D. SOTINDJO et Adrien DJIVO  
 Tome 2

Sous la direction de :  
 Rogatien M. TOSSOU, Didier N'DAH, Didier  
 M. HOUENOUE & Romuald TCHIBOZO

Presses du CELHTO  
 2018

Sous la direction de :  
**Rogatien M. TOSSOU, Didier N'DAH, Didier  
 M. HOUENOUE & Romuald TCHIBOZO**



## SOCIETES, NATIONS, ECONOMIE ET GOUVERNANCE EN AFRIQUE

Mélanges en hommage aux Professeurs  
**Abiola F. IROKO, Michel D.K. VIDEGLA,  
 Sylvain C. ANIGNIKIN, Jérôme C. ALLADAYE,  
 Sébastien D. SOTINDJO et Adrien DJIVO**

Tome 2



Presses du CELHTO



Sous la direction de :  
Rogatien M. TOSSOU, Didier N'DAH, Didier  
M. HOUENOUE & Romuald TCHIBOZO

**SOCIETES, NATIONS, ECONOMIE ET GOUVERNANCE  
EN AFRIQUE**

**Mélanges en hommage aux Professeurs Abiola F. IROKO,  
Michel D.K. VIDEGLA, Sylvain C. ANIGNIKIN, Jérôme C.  
ALLADAYE, Sébastien D. SOTINDJO et Adrien DJIVO**

TOME 2



*Presses du CELHTO*



**SOCIETES, NATIONS, ECONOMIE ET GOUVERNANCE  
EN AFRIQUE**

Cet ouvrage a été publié grâce au concours financier du Centre d'études linguistiques et historiques par la tradition orale (CELHTO), bureau spécialisé de la Commission de l'Union africaine basé à Niamey au Niger.

*Les points de vue exprimés dans cet ouvrage restent ceux des auteurs et ne sauraient engager en rien le CELHTO, ni les maisons d'édition.*

© Presses du CELHTO (Niamey), Novembre 2018  
ISBN : 978-92-95104-22-8

## SOMMAIRE

### TOME 2

#### **TROISIEME PARTIE : ECONOMIE.....7**

OUATTARA B. : Place et rôle des femmes dans le commerce jula.....	9
TSIGBE K. N., ASSIMA-KPATCHA E. : Les réalisations économiques.....	27
BROU MOUSTAPHA J. E. : Les Gouros et le vivrier en Côte d'Ivoire.....	49
KATCHOÉ M., DADONOUGBO I., HÉTCHÉLI F., KADANGA K. : Les crises sociopolitiques et dégradation du réseau routier au Togo (1990-2006):.....	69
WANKPO T. I. M., VISSIN E. W. : Caractérisation des aménagements.....	93
AKIYO O. R., YOLOU I., DJANE K. A., IDOHOU I.: Utilisation.....	109
AICHEOU D. A., VIGNINOU T., SACCA SILLA S. : Effets socio.....	127
DIPO I. : Commerce caravanier de la cola et insécurité sur les routes.....	149
ZANTOU A. P. : Problématique de l'alignement de l'assistance du pnud...	161
AWO D. A. : Gloire et déboires de la Sonacop.....	179

#### **QUATRIEME PARTIE : RELIGION ET SOCIETE..... 199**

HOUNSOUNON-TOLIN P. : Conflit d'interprétation au sujet.....	201
MAMA ZAKARI M. D., ASSANE M. : La shura, un mode.....	213
DOUKOURE D., COULIBALY-KONE A. S., N'DIA ANON F.: Pratique de protection des maladies infantiles chez les Malinké en Côte d'Ivoire.....	225
IMOROU A. B. : De l'hospitalocentrisme à la santé publique.....	241
KEPGANG R. P. : « Le gueh, un cadî par les animaux dans la société....	263
LOKONON G. G. : L'argent, le ferment du christianisme au Bénin ?.....	279
SAHGUI N. P. J. : Migrations socio-économiques des jeunes filles.....	297
ANATOH K. A., ETOU K. : Adozan à Aklakou (sud-est du Togo).....	317

DOHOU P., AMOUZOUVI D. : Et si je ne revenais pas ? Elément.....	335
NANTEKOUA D. : Les rapports sociaux et la dynamique sociale.....	351
ABDOU M. : Les schèmes de l'administration publique beninoise.....	369
ADJOGAN K. N. : L'INAM et la question du droit à la santé des agents..	387
DANGNON MICHEL V., AZALOU TINGBÉ F., AKOTCHAYÉ N. Représentations sociales du néré (parkia biglobosa) chez les baatombu....	407
ASSOUMA K. : Economie informelle et lutte des travailleurs au Bénin...	425
BABALAO B., I., AGBANDJI L., TONOU C. B. , AMOUZOUVI D. Le vodoun thron à Abomey-Calavi/Bénin: du culte des esprits au culte des morts.....	443
KOUKPAKI B. K. : L'organisation du sport au Bénin : entre centralisation.....	455

**CINQUIEME PARTIE : ARCHEOLOGIE, ARTS, PEUPEMENT  
ET TOURISME.....471**

LONGA B. Tradition orale et mythe : contribution à la connaissance.....	473
BAGODO O. B., GOMINA A.-G. : Forge en pays anii (nord-ouest du Bénin).....	491
N'DAH D. : Enquête orale, archéologie et histoire du peuplement.....	513
TCHIBOZO R. : Confronter les expositions coloniales et la réception.....	531
EFFIBOLEY E. P. : Financement des musées béninois : de l'illusoire.....	551
GNONHOUÉVI D. : Déchet et création plastique au Bénin : l'engagement.....	573
TAWES R. : Sécurité et sûreté pour le développement du tourisme au Bénin.....	589

**CINQUIEME PARTIE :**  
**ARCHEOLOGIE, ARTS, PEUPLEMENT ET TOURISME**

# Confronter les expositions coloniales et la réception des arts d'Afrique : quels impacts sur les études postcoloniales ?

**Romuald TCHIBOZO**

*Université d'Abomey-Calavi (Bénin)*

*E-Mail : [tchibozoromuald@hotmail.com](mailto:tchibozoromuald@hotmail.com)*

## Résumé

Aux querelles politique et socio-économique a succédé celle culturelle où la médiation, antérieurement mise en place, en a concrètement et assez rapidement facilité l'instauration. La déstabilisation des entités politiques organisées en "États centraux" puissants a favorisé l'émergence des anciens vassaux, comme équivalents des anciens rois qui sont alors aptes, fort de leur nouveau statut, à réécrire l'histoire politico-culturelle et ainsi, être au cœur de la médiation. Ceci encouragea, entre autres, l'organisation des monstres des empires coloniaux, sorte de traduction de nouvelles formes de vie en Europe qui est devenue le faire-valoir de l'entreprise coloniale dans un contexte où la quête permanente du renouvellement et la découverte de l'ailleurs est le référent le mieux admis.

Dès cet instant, s'interroger, en ce qui concerne l'Afrique, sur les éventuelles influences que ces initiatives ont pu avoir sur les études ultérieures fait sens. Il serait donc utile de questionner d'assez près, l'évolution de la réception des arts d'Afrique à l'aune de ces manifestations à vocation "universelle" et les réflexions qu'elles vont plus tard générer dans le contexte postcolonial. Il importerait de même, d'examiner les enjeux de réappropriation des savoirs conjugués et la pertinence de l'engagement des jeunes États à également montré la trame historique des pratiques esthétiques sur le continent dans des dimensions à la fois continentales et "universelles". Des exemples pris dans différents contextes sur le continent seront des études de cas qui illustreront mes réflexions.

**Mot clés :** Afrique, République du Bénin, expositions coloniales, études postcoloniales, art.

## Introduction

Engager une étude sur la confrontation des expositions universelles et la réception des arts d'Afrique requière une certaine humilité, du moins de ma part. D'abord, face à la gageure qu'elle représente, mais également face à la quantité de travaux accomplis sur chacune des thématiques pris

séparément. Ensuite, elle peut aussi sembler curieux du fait des objectifs initiaux qui ont caractérisé la naissance des premières, mais encore plus, par rapport à la temporalité de la mise en exergue des seconds.

Toutefois, à les examiner de près, ce sont deux faits qui sont propres à la vision du monde à l'œuvre à cette époque en Europe car comment serait-ce possible de faire ce genre d'étude en ignorant le fait colonial et ses modes d'expression du pouvoir. Frederick Cooper (2010 : 10) recommande de ne pas amalgamer le colonialisme et la grande histoire de l'Europe. Certes, mais comment analyser la longue durée de ce fait qu'on a tendance à présenter comme "conjuncturel" et qui par ailleurs, est consécutif à l'esclavage et les implications quasi culturelles qu'il engendra dans sa mise en œuvre en contact avec les peuples non européens. Comment analyser l'essor d'une discipline comme l'anthropologie, formellement née en 1749 en France avec Buffon et l'émergence d'une « anthropologie sociale de la civilisation » en Allemagne avec Schiller vers la fin de ce même siècle, mais qui a nécessité la fondation de la société d'anthropologie de Paris en 1859, seulement onze ans après l'abolition officielle de l'esclavage et quelques années avant la conférence de Potsdam entre 1884-1885 qui mit en forme le projet colonial. Il ne s'agit pas de faire une omerta sur la situation scientifique en Europe et surtout, sur l'ampleur de l'essor de cette discipline en Allemagne. Mais, le contexte et l'engagement impérialiste de la France oblige à l'ouvrir à d'autres hypothèses.

Le développement industriel couplé du boom démographique a pour corolaire, la marche forcée de l'Europe vers la découverte d'autres contrées sur le globe pour d'une part, satisfaire les besoins en matières premières de ses industries naissantes et d'autre part, les débouchés pour les produits manufacturés. Cette idée de base va générer en Europe, l'obsession des monstrations de la puissance industrielle et ingénieuse, caractéristiques de la volonté impérialiste de ces nations en compétition de leadership. En effet, les premières expositions universelles peuvent paraître une évidente rivalité entre la France et l'Angleterre et chaque fois, pour faire plus grand et plus impressionnant avant que les États-Unis ne s'y mêlent. On pourrait, en se référant au cas spécifique de l'exposition de 1900 à Paris, montrer à quel point la guerre de leadership était la motivation essentielle de ces manifestations. L'histoire des expositions universelles nous enseigne que : « L'exposition de 1900 fut envisagée dans un premier temps pour contrer la proposition de l'Allemagne de faire une exposition universelle à Berlin et avait pour but de dresser le bilan du siècle écoulé, en présentant les progrès

réalisés dans l'art, la science et l'industrie<sup>379</sup> ». Cette frénésie à montrer sa puissance va s'accompagner de la volonté de dominer le monde et surtout, à le faire savoir. La République va donc directement se mêler à l'organisation de ces monstrations créant une certaine confusion entre une science naissante, l'ethnologie et la volonté de l'État de l'utiliser comme un instrument politique à des fins, à la fois idéologiques et économiques.

La méthodologie adoptée pour étudier ce sujet, a tout le moins complexe, est systémique et subséquentement, multidisciplinaire partant du constat que la question qui nous préoccupe ici est au cœur de la communication et de ses difficultés entre deux univers où la vision qu'ils ont du monde n'est pas la même, l'Europe colonialiste triomphante et l'Afrique accueillante. Entre "scientifiques" ou "chercheurs" européens et populations africaines, en particulier ceux parmi elles, identifiées comme aptes à assister pendant les recherches ou possédant des savoirs sur leur communauté, qu'on a désigné de médiateurs, mais au sens de contributeurs à l'émergence de savoirs<sup>380</sup>. Il s'agira donc ici, d'analyser particulièrement les interactions qui ont caractérisé d'une part, les relations institutionnelles entre ces deux univers, mais aussi et surtout d'autre part, les rencontres directes des acteurs des deux côtés. Il serait aussi singulièrement utile, d'étudier le produit de ces interactions pour construire la possibilité de valider nos hypothèses dont, par exemple, l'influence de ces produits sur les études ultérieures concernant l'Afrique et menées par des africains. Pour ce faire, les outils d'ethnologues, d'anthropologues, d'historiens et bien évidemment, d'historiens d'art seront sollicités ou, il en sera de temps en temps fait référence pour illustrer certains de nos réflexions.

Il faut préciser que les études postcoloniales dont nous parlons ici ne sont pas liées aux *postcolonial studies* qui sont plutôt constitutives d'un mouvement du groupe des intellectuels anglo-saxons principalement basés aux États-Unis.

Nos réflexions s'articuleront ici autour de trois principaux points. Le premier est lié au processus d'approche de l'art africain par l'ethnologie et des modes de médiation. Le second point est consacré à l'orchestration de

---

<sup>379</sup> Confère, « Exposition Universelle et Internationale de Paris 1900 Le bilan d'un siècle 15 Avril 1900 -12 Novembre 1900 », dans la rubrique *Historique des expositions universelles et internationale* sur le site : [www.worldfairs.info/expohistory.php](http://www.worldfairs.info/expohistory.php), consulté le 14 janvier 2017.

<sup>380</sup> Le mot médiateur ne doit pas prendre le sens qu'on lui attribue dans le contexte politique contemporain où, des médiateurs de la République fleurissent un peu partout sur le continent. Il faut le saisir ici comme l'intermédiaire entre les chercheurs européens qui ne connaissent pas leur terrain de recherche et qui ont besoin de personnes le maîtrisant pour servir parfois de guide, quelquefois d'interprète et souvent, de transmetteur de connaissance sur les sociétés concernées.

monstrations de l'évolution des pratiques esthétiques sur le continent par les nouveaux États par rapport aux enjeux de réappropriation des savoirs. Enfin, le troisième point est dédié à l'étude de l'impact de ces initiatives sur les études postcoloniales.

## **I- Des expositions ethnographiques à celles des chefs-d'œuvre**

Le processus d'approche de l'art africain par l'ethnologie vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle s'est réalisé en plusieurs phases dont, au moins deux, nous intéresse particulièrement ici. Il n'est pas nécessaire de revenir en détail sur l'histoire de la présence de l'art africain en Europe. Par contre, il est utile de signaler toutes les actions qu'elle a pu déclencher et qui ont contribué à mettre en place le système dont nous continuons à vivre les effets aujourd'hui.

Il n'est souvent pas facile pour les chercheurs de faire le lien entre l'organisation des premières expositions des arts d'Afrique dans les musées ethnographiques et l'évolution de la connaissance des populations qui en sont à l'origine. Certes, la tâche ne semble pas particulièrement aisée et l'articulation des faits, pas si évidente. Cependant, on pourrait interroger les artifices qui ont rendu possible, à la fois, la présence des africains dans les grandes expositions à ambition universaliste et la présentation des arts africains en Europe. En d'autres termes, montrer comment l'ethnologie en tant qu'outil théorique en œuvre déjà dans ces manifestations a impacté les muséographies consacrées aux arts venus d'Afrique. C'est ce que semble dire M. Leiris, acteur important du développement des institutions muséales en France lorsqu'il a déclaré : « L'ethnologie s'est développée dans le cadre du colonialisme, afin d'arriver à une colonisation plus rationnelle. Pour Lévy-Bruhl, l'ethnographe doit être un conseiller de l'administrateur. Il cite l'exemple de Rattray qui avait évité une révolte en pays ashanti parce qu'il avait fait restituer le trône royal à qui de droit »<sup>381</sup>.

Ainsi, la première phase de l'approche de l'art africain par l'ethnologie prend sa source dans la problématique du couple exotisme/curiosité qui, lui-même, dérive de la différence perçue chez les "autres" et qui s'exprime dans l'Europe du XIX<sup>ème</sup> siècle en des termes assez explicites : « L'Autre ne sera jamais nous »<sup>382</sup> et qui, opportunément,

---

<sup>381</sup> Michel Leiris cité par Dupuis Annie, 1999, « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du musée de l'Homme en 1936 », Cahiers d'études africaines. Vol. 39 N°155-156. Prélever, exhiber. La mise en musées, P. 521-522.

<sup>382</sup> Confère à ce sujet, *Zoos Humains*, La Découverte, Paris, 2004, p. 16

le relègue même au rang d'animal. Ceci certainement a amené Bhabha à écrire :

An important feature of colonial discourse to the ideological construction of otherness is its dependency of the concept of "fixity." Fixity, as a sign of the cultural/historical/racial difference in the colonialism discourse, constitutes a paradoxical mode of representation. It evokes rigidity and an immutable order and disorder, degeneration and compulsive repetition<sup>383</sup>.

C'est pour cela qu'il ne sera pas simple, dans l'état actuel de nos connaissances, de prouver que la transformation des biens culturels ainsi que des hommes rencontrés en Afrique en des objets de curiosité provient de la médiation africaine dans la constitution des savoirs. Or, il semblerait que "cet autre" fut le point central de la constitution de ces savoirs.

Alors que depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, les biens culturels venus d'Afrique étaient déjà dans les cabinets de curiosité, ce sont les hommes qui rentreront en scène. En 1897, pendant que des Congolais et des pygmées étaient exhibés à Bruxelles, un journaliste écrit qu'on peut aisément les assimiler à des orang-outang :

Parmi les Congolais sont venus aussi deux enfants de la race des pygmées (...) race à peine connue pour être peu accessible aux Blancs à cause de leur férocité. Ce doit être une race peu intelligente, ensuite sa figure a un aspect si bestial, qu'à première vue on les confondrait facilement avec un orang-outang(...) <sup>384</sup>

Cette déclaration pourrait laisser penser que jusque-là, ni les africains, ni leurs productions culturelles, ne sont vraiment connus des autres sociétés si ce n'est sur la base de leurs propres référents. De 1862 à 1930, avaient été créés dans les expositions universelles surtout, en Angleterre et en France, des "expositions ethnographiques. Pour ce faire, des endroits assez symboliques avaient été utilisés.

À Londres en 1862, le palais d'exposition a accueilli l'exhibition des humains. À Paris, les expositions ont été organisées en 1867, au palais d'exposition sur le Champ de Mars, en 1878, au palais du Trocadéro qui venait d'ouvrir, en 1889, à la Tour Eiffel et en 1900, une fois encore devant le Trocadéro qui désormais, abritait la majorité des pièces ramenées des colonies en France.

---

<sup>383</sup> Bhabha, 1997, p. 293

<sup>384</sup> Confère le journal *Noticiero Universal* du 5 août 1897.



Fig. 1- Image montrant la similitude entre africain (espèce simiesque) et un singe. Extrait du site [www.deshumanisation.com](http://www.deshumanisation.com)

À Berlin, c'est à la *Berliner Gewerbe-Ausstellung*, devenue le *Deutsches Kolonial museum*, qu'a eu lieu l'exposition ethnographique en 1896. À Bruxelles, c'est à Tervuren qu'en 1910, les congolais furent exhibés. Tous ces lieux sont des marqueurs d'histoire de l'art d'abord, pour les biens culturels et ensuite, les arts d'Afrique. Autre fait marquant, ces "expositions" s'organisaient avec la bénédiction des États. C'est le cas de la France où, pour l'exposition universelle de 1889, c'est le gouvernement de Carnot qui assure le recrutement et la sélection des exhibés. En 1891, alors même qu'il préparait une expédition contre le royaume d'origine de celles-ci, le président de la République Sadi Carnot assiste lui-même à l'exhibition des Amazones du Danxomè. Pire, des hommes sont mis en cage et de gens de "bonne renommée" pouvaient passer les visiter pendant une foire officielle comme sur l'image ci-dessous (Fig. 2).



Fig. 2- Photographie d'un africain exposé dans une cage à Reims en octobre 1903. Extrait du site [www.deshumanisation.com](http://www.deshumanisation.com)

Pendant ce temps, les institutions muséales consacrées aux biens culturels de ces “populations” ont évolué et sont passées du privé au public pour exactement le même but, populariser leur découverte en maintenant la distance. Les objets collectionnés dans les cabinets de curiosité et ceux, autrefois dispersés dans différents musées, seront regroupés au musée du Trocadéro, créé en 1878 pour leur intérêt scientifique en devenant des sujets d’études ethnographiques<sup>385</sup>.

Après la Première Guerre Mondiale, la situation a vite changé. Dans les expositions coloniales, ce sont plutôt dans des “villages Nègres” que ces populations sont présentées. John MacKenzie écrira d’ailleurs :

Les villages nègres (ou noirs) sont le prolongement aseptisé des zoos humains de la période précédente, et à la vision violemment humiliante des zoos se substitue une objectivation moins brutale du colonisé, une sorte d’instrumentalisation de son image pour répondre à une nouvelle attente des visiteurs. Il reste inférieur, certes, mais il est domestiqué (tel un indigène sur le chemin de la rédemption coloniale), et on découvre chez lui des potentialité[s] d’évolution qui justifie la geste impériale<sup>386</sup>.

On peut noter cette avancée sur tout le territoire français, du Nord au Sud, au cours des expositions coloniales, par exemple, de Marseille en 1922 et Strasbourg en 1924.



Fig. 2- L’évolution de la représentation des peuples colonisés est notable ici, même si le fond des images laisse encre perplexé. Extrait du site [www.deshumanisation.com](http://www.deshumanisation.com)

<sup>385</sup> Dupuis Annie, 1999, « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel ... », art. cit., p. 522.

<sup>386</sup> John MacKenzie, 2004, "Les expositions impériales en Grande Bretagne" *Zoos Humains*, Paris, La Découverte, p. 70.

Du côté des institutions muséales, le Trocadéro devrait se renouveler. La nomination de Paul Rivet en 1929, chaire d'anthropologie et son Adjoint Georges-Henri Rivière permet d'achever le processus de création du musée de l'homme et favoriser une nouvelle muséographie décentrée de l'esthétique du trophée. Georges-Henri Rivière, écrira Murphy : « ...veut placer l'individualité de l'objet au cœur du processus d'exposition, rompre avec le principe d'accumulation et « informer » l'objet par le document ... »<sup>387</sup>. Cette dernière idée est à l'origine des missions scientifiques ethnographiques et de la deuxième phase d'approche de l'art africain par les ethnologues.



FIG. 5. — Exposition « Chefs-d'œuvre du musée de l'Homme », 1965.

Fig. 3- exposition des meilleures pièces du musée de l'homme en 1965. Au fond, la sculpture de Gou.

Cette phase qui mit relativement fin aux approximations sur la connaissance des africains, caractéristique de la période précédente oblige au changement de paradigme concernant le continent et ses productions culturelles. Elle a aussi mis à rudes épreuves la médiation africaine dans la constitution des savoirs surtout que, les missions scientifiques étaient toujours connotées du devoir de civiliser. Il s'agit sur un double plan de

<sup>387</sup> Maureen Murphy, 2009, « Du champ de bataille au musée : les tribulations d'une sculpture fon », in *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris, coédition INHA / musée du quai Branly (« Les actes »), [En ligne], mis en ligne le 28 juillet 2009, Consulté le 25 février 2017. URL : <http://actesbranly.revues.org/213>

présenter autrement les arts d’Afrique et surtout, fourni une meilleure explication de ce qu’ils représentent.

J’évoquerai ici la mission *Sahara-Soudan* de l’équipe de Griaule en 1935. D’abord, il faut souligner que cette mission est entreprise en prévision de la création du musée de l’homme et surtout, pour combler les lacunes des connaissances concernant celles-ci<sup>388</sup>.

Ainsi, la scénarisation des “villages Nègres pendant les expositions coloniales, va consciemment ou non impacté la muséographie dans la nouvelle institution Un trait d’humanité est désormais admis pour les œuvres et ceci constitue une importante rupture dont la genèse pourrait se trouver dans l’exposition *African Negro Art* du MoMA à New-York en 1935 et le meilleur, c’est l’organisation en 1965, de *Chefs-d’œuvre du musée de l’Homme*. Millot écrira: « Nourries, comme toutes les œuvres d’art, du subconscient de leurs créateurs et riches de mystère et de poésie, les pièces exposées traduisent, de façon convaincante, l’unité profonde de l’esprit humain sous la diversité des conventions, superstitions ou des langages... »<sup>389</sup>

Annie Dupuis (1999), a rapporté l’expérience de la mission *Sahara-Soudan*. Quelques faits montrent la difficulté à tenir pour complètement exempt de mis en perspective des données recueillies.

D’abord, les conditions de collecte pendant les missions ne permettent pas d’être sûr que les populations aient pu livrer les bonnes informations relatives aux traditions et aux objets. Ceci amena Dupuis à convoquer la déclaration de D. Paulme : « ... S’ils répondaient bien, ils étaient payés [...]. Donc, tout ce qu’ils cherchaient, c’était à vous donner la réponse qui, pensaient-ils, devait vous satisfaire [...], nous, nous n’avons pas travaillé comme cela. »<sup>390</sup>

D’autre part, les limites imposées par la non maîtrise des langues des populations enquêtées pose un autre sérieux problème Ce que décrit Paulme à Dupuis est édifiant : « Nos interprètes étaient des petits garçons ou de jeunes gens. [...]. Nous étions là pour un temps limité, c’était un gros souci : il fallait rapporter un maximum de documents dans un minimum de temps... ». Deux importantes problématiques peuvent amener à mettre en perspective

---

<sup>388</sup> *Ibid.*, La princesse Marie Bonaparte, psychanalyste aurait financé une petite part de la mission du fait qu’elle s’intéressait aux travaux de Griaule.

<sup>389</sup> J. Millot, 1965, « Introduction », dans Marcel Evrard éd., *Chefs-d’œuvre du musée de l’homme*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques, 1965, p. 11

<sup>390</sup> Interview de Anne Dupuis à Denise Paulme retranscrite dans A. Dupuis, 1999, *op. cit.*, p. 516.

les analyses issues de ces recherches. La première est le jeune âge des interprètes dans une société fortement hiérarchisée par les classes d'âge. Par ailleurs, ils peuvent aussi mal interpréter ce qu'on leur aurait dit de bonne foi. La seconde, c'est la précipitation. Ceci peut avoir édulcorer la profondeur de la recherche qui exige de la patience.

Quant aux objets, certains d'entre eux n'ont jamais livré leur signification profonde car pris sans l'assentiment des populations. Dupuis rapporte certaines révélations. La première :

[...]. Les masques, ils ne devaient servir qu'une fois pour une cérémonie, après quoi on les mettait dans des cavernes sous les rochers. C'est là que Griaule et ses compagnons sont allés les prendre [...]. Si on avait pris un ou deux, cela n'aurait pas fait d'histoires, mais quand les gens ont vu les masses d'objets qui étaient prises, tout de même ils n'étaient pas très contents [...]. Il leur était très difficile de refuser<sup>391</sup>.

Même les recherches ultérieures n'auraient pas réussi à reconstituer les informations réelles sur ces objets et leur histoire. Les masques entreposés dans les cavernes ne veulent en aucun cas dire qu'ils ne servent à rien, ce sont les livres d'histoire de la communauté. Ce sont des masques thématiques à y regarder de plus près. L'analogie avec les masques *gèlèdè* du Bénin vous suggèrera la gravité de la situation. Une fois qu'un masque a servi à une cérémonie, il est perforé pour signifier qu'il a déjà été utilisé et déposé au couvent pour ne pas le confondre avec d'autres. Cependant, il restait la mémoire stylistique et ontologique de la communauté en ceci qu'il avait été conçu ad hoc pour cette cérémonie avec un thème précis en relation avec les problèmes de la communauté en ce moment. Ce qui signifie que, en reprenant ces masques, il est loisible de reconstituer l'histoire des questions sociales qui avaient agité la communauté dans son ensemble et les solutions trouvées ou proposées. Sans avoir consulté l'ensemble de la littérature sur les masques dogon, je peux imaginer qu'il manque un pan important à leur exégèse, la trame historique qui devrait montrer la portée de leur production séquentielle.

Ensuite, le contexte lié au statut de dépendance coloniale a également influencé les collectes. D. Paulme pendant la mission a finalement commencé à collecter et signale ici comment cela se passait sur le terrain :

[...] Quand les gens ont su ça (que nous achetions des objets), ils nous ont apporté les objets d'eux-mêmes. Par exemple pour payer l'impôt au mois de février, ils avaient besoin d'argent français, alors que sur tous les marchés, les transactions se faisaient en cauris, ils nous ont donc apporté des objets pour avoir de l'argent pour payer l'impôt. [...] Ces jours-

---

<sup>391</sup> Interview à Denise Paulme retranscrite dans A. Dupuis, 1999, *op. cit.*, p. 515.

ci, on nous apporté une très belle statuette, ayant servi aux sacrifices de *yapilu*. Le propriétaire voulait la vendre parce que le pasteur en avait dit du mal. Quel résultat inattendu !<sup>392</sup>

Ils ont dû raconter un peu n'importe quoi pour vendre ces objets pour ne pas finir en prison ou astreints aux travaux forcés. Quels crédits peut-on apporter aux données recueillies dans de telles circonstances ? Il y a-t-il d'ailleurs eu collecte de données à propos de ces pièces ? Comme on peut le constater, l'évangélisation et la pression coloniales ont eu raison de la foi de ces populations et les ont obligés à brader leurs biens culturels finalement pour rien. L'argent recueilli ira servir l'administration coloniale et les objets rendus aux pasteurs, dans les musées.

## **II- Monstration des arts d'Afrique et enjeux de réappropriation des savoirs**

Il ne s'agit pas ici de faire ni l'histoire de la production artistique sur le continent, ni celle des grandes manifestations (Tchibozo, 2016c). Les enjeux de réappropriation des savoirs sont immenses si je m'en tiens aux cas de l'Afrique et de l'Europe. Les jeunes États africains indépendants ont le devoir d'affirmer leur existence sur l'échiquier international et justifier les traits d'humanité qui caractérisent leurs sociétés. Ceci devrait contribuer à résoudre l'épineuse question de : qui suis-je en réalité posée par F. Fanon<sup>393</sup>. L'une des réponses trouvées par les leaders de ces pays, c'est l'organisation de manifestations politico-culturelles à dimensions continentales voire, universelles dans la mesure où elles associent les diasporas noires.

Il ne sera pas évident d'aborder cette réflexion en omettant l'histoire du panafricanisme qui, semble-t-il, en est l'ancrage. Ainsi, la plupart des réactions d'abord des africains et ensuite, des noirs à travers le monde étaient de démontrer le contraire de ce que reprochaient les discours colonialistes aux sociétés africaines en particulier et aux noirs en général. Ceci a donc, encouragé le regroupement très tôt, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, des intellectuels en des organisations de défense de la "race noire". En 1900, a eu lieu à Londres la Première Conférence panafricaine suivi en 1919 à Paris, du Premier Congrès panafricain qui a préparé la naissance le 1er août 1920 à New York, de la Première Convention internationale des peuples nègres du Monde. Ceci facilitera la mise sur pied, non seulement le

---

<sup>392</sup> Différentes correspondances de Denise Paulme et Deborah Lifchitz retranscrites dans A. Dupuis, 1999, *op. cit.*, p. 518

<sup>393</sup> Franz Fanon, 1968, p.250

30 avril 1924 à Paris, de la Ligue universelle pour la défense de la race noire, mais également du Comité de défense de la race nègre, à Paris par Lamine A. Senghor le 26 mars 1926 pour être plus actif. L'un des penseurs les plus prolifiques fut Senghor qui déjà en 1939, a écrit, *Ce que l'Homme noir apporte* (à l'universel). Cependant, ceci au regard de Cheick A. Diop et F. Fanon comporte des écueils parce que, pour y arriver, en l'absence de maîtrise des outils des sciences exactes et d'analyses psychologiques des phénomènes qui devraient les y conduire, ils font recours aux résultats des ethnologues européens<sup>394</sup> et donc forcément à leurs paradigmes. La réappropriation, telle qu'entreprise contient donc, les germes de l'asymétrie de sa constitution.

L'élément décisif, qui cependant, semble prouver cette faiblesse fut la création de la Société Africaine de Culture. Au départ animée par l'ambition de montrer l'état de développement de la culture africaine, plurielle et dynamique au sein des nations, elle va être confrontée au piège de participer, au même moment, à l'universel en s'alliant à la Société Européenne de Culture. Mais, cette situation va amener les membres de la société à ne trouver leur salut que dans les grandes monstrations pour : « ...s'opposer, aux Européens ostentatoires et narcissistes, [...]. Nous avons montré que cette attitude était normale et tirait sa légitimité du mensonge propagé par les hommes de culture occidentaux »<sup>395</sup>, mais sont-elles pour autant pertinentes dans leur mise en œuvre Comment alors, les grandes manifestations étaient-elles au cœur des enjeux de rappropriation des savoirs ?

Le premier festival des arts nègres en 1966 à Dakar fut le prolongement de cette vision de la Société Africaine de Culture. La muséographie de mise à distance des pièces africaines a été encore adoptée à l'occasion de ce festival (Fig. 4).

Quant au festival d'Alger qui a eu lieu en 1969 par son titre, *Premier Festival culturel panafricain*, semble s'être démarqué de celui de Dakar par l'adoption d'un autre paradigme centré sur les questions brûlantes d'indépendance, de solidarité et de développement. A cette occasion, avait été adopté le Manifeste Culturel Panafricain de l'OUA dont le limon fut les

---

<sup>394</sup> Voir pour ceci, « L'ère des grandes figures de la négritude et du pharaonisme », *Le mouvement panafricaniste au vingtième siècle Recueil de textes*, p. 234.

<sup>395</sup> Confère « La critique de la négritude par Frantz Fanon », *Le mouvement panafricaniste au vingtième siècle Recueil de textes, op. cit.*, p. 240.

idéaux du communisme et du Panafricanisme. Ceci amena en 2010 Gallimardet dans, *Libération de l'Afrique au festival Panaf' d'Alger*, a démontré sa rupture d'avec Dakar.

Enfin, le second Festival mondial des arts et de la culture à Lagos en février 1977. Le festival a réussi à agiter le récurrent, mais intéressant problème de la légitimité de la patrimonialisation des biens culturels et surtout, son impact sur la production actuelle. Tout ceci-a-t-il favorisé la réappropriation des savoirs ?



Fig. 4- Musée dynamique de Dakar, 1966. Exposition « Art nègre : sources, évolutions, expansion ». Extrait de *On ne peut nier longtemps l'art nègre*, p. 155.

### III- Réappropriation des savoirs et études postcoloniales

Du 11 au 18 décembre 1962, le Ghana avec l'appui d'un comité scientifique africain a réuni à Accra, le Premier Congrès International des Africanistes à l'Université d'Accra avec environ 450 participants. Déjà pionnier dans maints domaines dont celui de l'archéologie, le pays va lancer un mouvement qui en réalité, fera long feu pour diverses raisons.

Très vite, les pays seront confrontés à des problèmes politiques et existentiels graves pour certains et pris dans ce tourbillon, abandonnent les grands projets, sauf quelques exceptions dont le Nigeria. Mais avant, Kwame Nkrumah a réussi à organiser au Ghana, la première conférence des africanistes en Afrique. À cette occasion il va préciser, après avoir montré le hiatus qui caractérise les études africaines à travers le prisme occidental, que partout sur le continent, des initiatives de recherches sont prises et qu'en fait, il les invitait à partager cette nouvelle expérience dynamique qui pourrait les inspirer :

...partout en Afrique, l'on s'efforce résolument de mettre en lumière ces moyens par lesquels nous serons en mesure de raconter notre histoire comme étant l'histoire du peuple africain, l'histoire de nos agissements, et de l'idéologie et des principes qui les sous-tendent, l'histoire de nos souffrances et de nos triomphes. Ce Congrès correspond entre autres, à une tentative de partage d'expériences dans cet effort commun<sup>396</sup>.

Il a également proposé de passer de l'anthropologie à la sociologie la seule discipline à même, plus que toute autre, d'apporter les fondements les plus solides pour une politique sociale. Que signifie ceci dans une telle conjoncture ? Que les chercheurs africains vont changer les paradigmes qui avaient gouverné jusque-là les sciences en l'occurrence, celles coloniales ? La sociologie est-elle une science d'essence africaine ? Quel serait l'impact du concept de "la bibliothèque coloniale" cher à Valentin Mudimbé ? Comment s'en servir pour organiser la réappropriation des savoirs sans effets secondaires sur le corps social, en raison des nombreux parasites et virus qu'elle comporte (Adandé, 1994). Il semblerait, qu'à ce niveau, le continent soit dépourvu de ressources et d'outils pour arriver à ses fins. Ceci pour quelques raisons principales.

La première, après les conquêtes coloniales, certains personnages avaient été hissés au rang de chefs, exactement comme étaient devenus certains anciens rois à l'instar de Agoli-Agbo, chef supérieur à Abomey. Or, pendant longtemps, ceux-ci furent ou les vassaux ou des chefs religieux de ces rois. Pour bien se positionner en recours, ils deviennent des informateurs "utiles" du colonisateur. Ils vont réinventer l'histoire à leur bénéfice comme ce fut le cas au Bénin, mais aussi ailleurs en Afrique. Bien de données qui pourraient servir à une réappropriation correcte des savoirs étaient diluées dans des déclarations teintées d'égoïsme et surtout, d'opportunité. Comment se fait-il qu'on a pu avoir la bonne version de la réelle cause de la défaite du roi Béhanzin ? Quelle famille dynastique en serait-elle à l'origine ? Le travail de fournis abattu par Garcia en termes de comparaison des sources orales et écrites n'a rien changé<sup>397</sup>. Après les indépendances, les royaumes ont fleuri partout où il n'y avait que des chefferies ou des représentants royaux. Leur rôle fut très important dans la médiation pour l'élaboration des savoirs sur l'Afrique. Comment peut-on faire foi en de tels savoirs

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>397</sup> Confère à ce propos Messanvi Garcia Luc, 1976, « Archives et tradition orale. À propos d'une enquête sur la politique du royaume de Danhomé à la fin du 19e siècle », *Cahiers d'études africaines*, Vol. 16 N°61-62, Histoire africaine : constatations, contestations, pp. 189-206.

maintenant élaborés et devenus archives ? Comment s'informer de la réalité alors que ceux-ci sont morts depuis si longtemps avec leurs secrets ?

La deuxième, aux indépendances, il y avait très peu de compétences en Afrique pour saisir les opportunités de recherche de terrain, pour amasser les informations et les confronter à celles disponibles chez les africanistes. L'élite africaine prenait beaucoup de temps et d'énergies à démontrer l'humanité des noirs et surtout, leur richesse culturelle à cause des obstacles dressés pour ne pas accepter la primauté des résultats de ses recherches. C'est ce que soulignait Alexis Adande (1994, 3) lorsqu'il écrit :

...On ne mesurera jamais à leur juste valeur, les effets du dépôt en Sorbonne de la première thèse d'État en histoire, plus exactement en égyptologie par un Noir africain en 1954 (il y a donc 60 ans déjà) : il s'agit de Cheikh Anta Diop. Cette thèse ne fut pas soutenue, faute de présence des membres du jury [...] Toujours est-il que juste avant les indépendances et juste après, on a assisté à la présentation en série, de thèses d'État de la plupart des africanistes en résidence en Afrique ou en France, ce qui leur donnait l'autorité académique nécessaire pour enseigner à l'université et déployer leurs écrits sous forme de manuels pour imposer la version "autorisée" de notre passé (Médeiros 1996 : 83 & sq.).

Résultat, il y a eu peu de résultats de recherches diffusés pour avancer sur certains sujets querellés. Des chercheurs comme Joseph Ki-Zerbo ont fait beaucoup d'efforts, mais ils étaient dépourvus des outils des disciplines qu'ils peuvent prétendre maîtriser, l'archéologie, et ont dû commencer par le commencement comme on peut le lire dans *Histoire Générale de l'Afrique* Tome 1 avec la forte collaboration des africanistes. Même cette extraordinaire aventure scientifique qu'est la rédaction des tomes de *Histoire Générale de l'Afrique* n'a pas réussi à organiser la réappropriation des savoirs.

## **Conclusion**

Cette étude sur la confrontation des expositions coloniales et la réception des arts d'Afrique est intéressante d'un double point de vue. D'abord, elle permet de montrer que la connaissance du monde africain a été lente et parsemée d'incertitudes et d'incompréhensions. L'Europe impérialiste et triomphante ne reculait devant rien pour montrer sa supériorité. Les africains, en plus de leurs cultures matérielles, furent l'objet d'expositions abjectes pour satisfaire le besoin du lointain et d'exotisme du l'européen lambda. Des expositions ethnographiques à caractère déshumanisant furent organisées pour montrer le retard technologique et organisationnel de ces peuples dans un contexte de révolution industrielle très compétitif. Les hommes parqués dans des zoos et mis en scène en train

de vivre leur quotidien ont longtemps alimenté ce complexe de supériorité. Au même moment, les cultures matérielles petit à petit reconnues œuvres d'art s'insèrent en plusieurs phases dans les institutions muséales dédiées avant que des pièces spécifiques ne démontrent, par leur aura, qu'elles sont au-delà des spéculations ethno-anthropologiques. Ce fut le cas de la fameuse sculpture du Danxomè représentant le dieu *Gou*.

La connaissance plus approfondie de ces pièces a nécessité des missions scientifiques sur le terrain africain notamment la mission *Sahara-soudan* qui a permis de rapporter, en vue de la création du musée de l'homme, certains objets et des informations sur leur existence qui justifiaient la mission civilisatrice, celle-là même qui doit sauver les restes avant leur disparition inéluctable. Ces informations obtenues grâce à la collaboration des intermédiaires sur le continent vont servir à l'élaboration des savoirs sur les sociétés africaines et donc, le caractère participatif de la constitution de ces savoirs sera mis en exergues par les chercheurs européens pour justifier de leur justesse. Cependant, le contexte colonial, de précarité économique et surtout, d'ignorance des conséquences irréparables de leur coopération permet aujourd'hui de mettre en perspective ces savoirs. Il se pose alors, la question de leur réappropriation. Comment, dans le contexte postcolonial, nous arrivons à nous les réapproprier pour construire une vérité sur les sociétés africaines ?

## **Bibliographie**

- Adandé A. B.A., 1994, « *Les archives coloniales et l'écriture de l'histoire africaine : aux sources de la bibliothèque coloniale* », Note de présentation de : *Localités et groupes socio-linguistiques du Dahomey*, Mémoire du Bénin (matériaux d'histoire), N°7, Bénin, Archives Nationales.
- Appadurai A., 2001, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 322p.
- Bhabha H. K., 1997, *Les lieux de la culture*, Paris, Payot, 411p.
- Baratay É., 2004, « Le frisson sauvage : les zoos comme mise en scène de la curiosité », *Zoos Humains*, Paris, La Découverte.
- Bwemba-Bong, 2005, *Quand l'Africain était l'or noir de l'Europe. L'Afrique : actrice ou victime de la « Traite des Noirs »*, 2 volumes, Paris, Menaibuc.
- Cheikh Anta D., 1954, *Nations nègres et culture. De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui*, troisième édition, 2 tomes, Paris, Présence africaine.

- Cheikh Anta D., 1971, *Antériorité des civilisations nègres*, Paris, Présence Africaine.
- Cheikh Anta D., 1981, *Civilisation ou barbarie, anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence africaine.
- Ciarcia G., « Dogons et Dogon », *L'Homme* [En ligne], 157, janvier-mars 2001, mis en ligne le 15 janvier 2006, consulté le 06 janvier 2017. URL : <http://lhomme.revues.org/92> ; DOI :10.4000/ lhomme.92
- Conklin A. L., 2013, *In the Museum of Man - Race, Anthropology, and Empire in France, 1850- 1950*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- Coombes A., 1999, « L'objet de la traduction : notes sur "l'art" et l'autonomie dans un contexte postcolonial », *Cahiers d'études africaines*, Vol. 39 N°155-156. Prélever, exhiber. La mise en musées. p. 635-658.
- Cooper F., 2010, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, traduit de l'anglais par Jeanmougin C., Paris, Payot & Rivages.
- Dupuis A., 1999, « À propos de souvenirs inédits de Denise Paulme et Michel Leiris sur la création du musée de l'Homme en 1936 », *Cahiers d'études africaines*, Vol. 39, N°155-156, Prélever, exhiber. La mise en musées, pp. 511-538.
- « Exposition Universelle et Internationale de Paris 1900 Le bilan d'un siècle 15 Avril 1900 -12 Novembre 1900 », dans la rubrique *Historique des expositions universelles et internationale* sur le site : [www.worldfairs.info/expohistory.php](http://www.worldfairs.info/expohistory.php), consulté le 14 janvier 2017.
- Fanon F., 1968, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero.
- Ficquet É. et Gallimardet L., 2009, « On ne peut nier longtemps l'art nègre », *Gradhiva* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 04 novembre 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://gradhiva.revues.org/1560>.
- Fuchs E. (éd.), 2000, « Weltausstellungen im 19. Jahrhundert », *Komparativ. Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsforschung*, n° 5/6 (1999), Leipzig.
- Garcia M. Luc, 1976, « Archives et tradition orale. À propos d'une enquête sur la politique du royaume de Danhomé à la fin du 19e siècle », *Cahiers d'études africaines*, Vol. 16 N°61-62, Histoire africaine : constatations, contestations, pp. 189-206.
- Jebens H., 1989, « Exotische Bilder-Kulturkontakt und Photographie in Hagenbecks Völkerschauen », in M. Schindlbeck (éd.), *Die ethnographische Linse. Photographien aus dem Museum für Völkerkunde Berlin. Veröffentlichungen des Museums für Völkerkunde Berlin*, 48, Berlin, p. 25-28.

- Ki-Zerbo J., 2003, *A quand l'Afrique ?* Entretien avec René Holenstein Ed. de l'aube / Ed. d'en bas (Suisse), 197 pages.
- Kopytoff I., 1986, « The Cultural Biography of Things », in A. Appadurai (éd.), *The Social Life of Things*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Laburth-Tolra P. et Bureau R., 1971, *Initiation africaine, Supplément de philosophie et de sociologie à l'usage de l'Afrique noire*, Yaoundé, Clé.
- *Le mouvement panafricaniste au vingtième siècle, Recueil de textes*, Contribution à la Conférence des intellectuels d'Afrique et de la Diaspora (CIAD I), en ligne, Dakar, 7-9 octobre 2004.
- MacKenzie J., 2004, « Les expositions impériales en Grande Bretagne », *Zoos Humains*, Paris, La Découverte.
- MacKenzie J., 1984, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester: Manchester University Press.
- MacKenzie J. (ed.), 1986, *Imperialism and Popular Culture*, Manchester: Manchester University Press.
- Murphy M., 2009, « Du champ de bataille au musée : les tribulations d'une sculpture fon », in *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris, coédition INHA / musée du quai Branly (« Les actes »), [En ligne], mis en ligne le 28 juillet 2009, Consulté le 25 février 2017. URL : <http://actesbranly.revues.org/213>
- Medeiros (de) F., 1996, « Africanisme et historiographie africaine », *Bulletin de l'IFAN Ch. A. Diop*, T. 47, sér. B, n° 2, pp. 83-94.
- Millot J., 1965, « Introduction », dans Marcel Evrard éd., *Chefs-d'œuvre du musée de l'homme*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques.
- Minder P., 2004, « La construction du colonisé dans une métropole sans empire : le cas de la suisse », *Zoos Humains*, Paris, La Découverte.
- Mudimbe V.Y., 1982, *L'Odeur du Père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique Noire*, Paris, Présence africaine.
- Mudimbe V. Y., 1988, *The invention of Africa: Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington: Indiana University Press.
- Noticiero Universal, journal belge du 5 août 1897.
- Omotunde J-P., 2004, *La traite négrière européenne : vérité et mensonges*, volume 3, Paris,
- Senghor L. S., 1939, L'Homme de couleur, « *Présence* », in *Liberté 1*, Paris, Éditions Seuil, pp. 22-38.
- Tchibozo R., 2015a, « L'art africain face au défi de la mondialisation », in Mouckaga H., Dianzinga S. et Owaye J-F. (dirs.), *Ethnies, Nations*,

*Développement en Afrique*, Actes du colloque de Brazzaville (Congo), du 26 au 28 mai 2014, Paris, l'Harmattan, p. 629-652.

- Tchibozo R., 2016c, « Les manifestations panafricaines : quel impact sur la production artistique ? », in Y. M. Kouakou, D. M. Houenoude, A. A. Vido et R. Tchibozo (dir.), *Regards sur l'histoire politique de l'Afrique noire d'hier à nos jours*, Paris, Edilivre, pp. 239- 263.

-Tidjani-Serpos N., 1985, « L'ethnologie coloniale et la naissance de la littérature africaine », *Présence Africaine*, n° 136, pp. 150-167.

- Saïds E. W., 1993, *Culture and imperialism*, New York: Knopf.

- Saïds E. W., 1989, « Representing the Colonized: Anthropology's Interlocutors », *Critical inquiry* 15, No. 1 (Winter1989), 105-25.